

Du côté des hommes

La Croix, chronique par Estelle-Sarah Bulle, écrivaine, le 19 janvier 2023

<https://www.la-croix.com/Debats/cote-hommes-2023-01-19-1201251419>

Après avoir décrit dans une précédente chronique un atelier d'écriture effectué dans une prison pour femme, Estelle-Sarah Bulle revient cette fois sur une rencontre littéraire organisée à la maison d'arrêt pour hommes de Basse-Terre.

Voici quelques semaines, dans une précédente chronique, je vous ai raconté le déroulement d'un atelier d'écriture avec quatre jeunes filles d'une prison pour femmes. Mon expérience du côté des hommes m'a également marquée. Elle fut brève car je ne les ai rencontrés qu'un après-midi. Je crois toutefois que le sujet des prisons, qui traduit l'état psychologique et sanitaire de toute une nation puisqu'il repose sur la privation d'un principe humain élémentaire, la liberté de mouvement, mérite que je revienne sur cette humble expérience.

La maison d'arrêt de Basse-Terre, en Guadeloupe, est une des plus anciennes de France. Ses épais murs de pierre noire affichent les siècles. Avant d'être prison, ils étaient couvent. En 2022, sa capacité était de 124 places. On y comptait au 1er janvier de cette même année, 171 détenus. Une surpopulation de 138 % qui oblige deux à trois personnes, parfois plus, à se partager la même cellule, ou dix à treize personnes à s'entasser dans vingt-cinq mètres carrés. D'après l'Observatoire international des prisons (OIP), la maison d'arrêt de Basse-Terre est la plus délabrée de France. La chaleur y est, jour après nuit, de trente degrés.

Je ne peux en dire davantage sur les conditions de vie dans cette prison car après une attente qui me parut longue sous le soleil implacable, je n'ai eu accès qu'à la bibliothèque. Je peux simplement vous indiquer qu'un témoignage accessible à tous sur le site de l'OIP évoque la violence permanente qui y règne, la moisissure et la désolation.

La bibliothèque constitue un minuscule havre de paix dans un océan d'humiliation, de précarité physique et d'angoisse. Une dizaine de prisonniers étaient ce jour-là autorisé à me rencontrer. Ils sont arrivés tour à tour, dans un bruit de clés et de serrures. Chacun tenait mon roman serré entre les mains. Des gars habitués à faire des pompes pour passer le temps et se maintenir en état de réagir. Jeunes ou moins jeunes. Ils avaient tous le visage marqué diversement : quelques cicatrices plus ou moins anciennes, pommettes saillantes, mâchoire serrée. Leur regard, surtout, exprimait d'insondables peurs, colères ou tristesses.

Ils se sont assis autour de moi, attentifs et curieux. Avides, je le sentais, de parler. La responsable de l'association Lire pour en sortir m'a présentée. Ils trituraient leur exemplaire du roman pendant qu'elle parlait, s'agitaient sur leur chaise. Je les ai salués, les remerciant de m'accueillir. Souvent durant la conversation, je les ai remerciés comme l'invitée que j'étais. Remerciés d'avoir lu mon roman (ils l'avaient lu, et très bien), remerciés d'engager la conversation avec moi, remerciés d'avoir compris ce que je voulais exprimer dans ce texte en partie biographique, qui parle notamment de l'île.

Une émotion palpable Très vite, l'un des participants, un grand jeune homme aux longues nattes, a monopolisé la parole. Il avait été particulièrement touché par un passage du livre qui raconte comment une fillette noire se fait impunément agresser par un chien. Il en avait les larmes aux yeux, de colère et de tendresse. Il avait vécu des choses similaires, s'identifiait totalement. La conversation a rapidement tourné autour des violences sociales, de l'injustice du système judiciaire, des séquelles de l'esclavage, de la notion de fierté, de l'état économique de l'île. Tout lui venait en même temps à la tête, et il trépidait, se levait, criait, presque.

Les autres participants, calmes, tentaient de prendre la parole posément. Leurs regards évitaient prudemment celui qui s'agitait. Un homme d'une cinquantaine d'années à la carrure ramassée, levant le doigt comme à l'école, nous sollicitait du regard pour qu'on lui donne la parole. Mais le jeune aux longues nattes n'en avait pas fini de parler, de revendiquer, les mots se bousculaient dans sa bouche. Certains tentaient en sourdine d'argumenter autrement, d'aller dans son sens ou de nuancer, mais plus les minutes passaient, plus le jeune homme était submergé par ses émotions, tremblant, bruyant. Au point qu'il a demandé lui-même à sortir tandis qu'apparaissait à la porte un surveillant. Où l'auraient mené les minutes suivantes ? Je l'ignore, mais je voyais à la façon calme mais aux aguets, faussement indifférente, de se tenir des autres prisonniers, qu'il valait mieux qu'il s'extrait lui-même de la conversation. Je ne l'ai pas revu.

Nous avons continué la rencontre sans lui. Les autres ont pu s'exprimer. Certains avaient corné des passages du roman, collé des post-it, pris des notes serrées dans un cahier. Ils me questionnaient, appliqués et fiers. Après mes réponses, leurs visages se détendaient. Plusieurs ont avoué que le roman, centré sur une famille antillaise dont on suit le parcours chaotique au XXe siècle, leur donnait envie d'écrire à leur tour. Un détenu d'une quarantaine d'années, lunettes d'intellectuel et phrasé élégant, parla de son expérience d'enfant métis, pris entre sa culture antillaise et ses racines banlieusardes hexagonales.

L'émotion était retenue mais palpable quand nous nous sommes levés pour clore la conversation autour d'un jus de goyave. Tandis que chacun, debout, continuait la conversation librement comme à la fin de n'importe quelle rencontre littéraire, je me suis approchée du détenu chargé de l'entretien de la bibliothèque. La salle était propre, parfaitement rangée, les livres alignés sur les étagères, le choix de livres éclectique et intéressant, avec une large part donnée à l'histoire des Antilles.

Comme je le félicitais pour l'aspect chaleureux des lieux, ce jeune homme aux cheveux blonds, à la peau très blanche et aux yeux bleus timides, m'a soufflé tout bas : « C'est important que nous, les Antillais, soyons conscients de notre histoire. »